



No 2670^b = 113



*Bought with the income of
the Scholfield bequests.*

L.F. MAR 27

1910

R OCT 14 16



A. DE LAMARTINE

PENSÉE DES MORTS

EN LA FÊTE DES MORTS

SOUVENEZ-VOUS

DU

R. P. AMÉDÉE-AUGUSTIN JOUIN

DES FRÈRES PRÊCHEURS

ANCIEN PRIEUR DE FLAVIGNY, DE PARIS

ET DE CORBARA

ANCIEN AUMONIER MILITAIRE

A L'ARMÉE DU NORD

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

NÉ A ANGERS LE 28 OCTOBRE 1835

ENDORMI DANS LE SEIGNEUR

A CANNES, LE 15 AVRIL 1889

PENSÉE DES MORTS

Voilà les feuilles sans sève
 Qui tombent sur le gazon ;
 Voilà le vent qui s'élève
 Et gémit dans le vallon ;
 Voilà l'errante hirondelle
 Qui rase du bout de l'aile
 L'eau dormante des marais ;
 Voilà l'enfant des chaumières
 Qui glane sur les bruyères
 Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
 Dont elle enchantait les bois ;
 Sous des rameaux sans verdure
 Les oiseaux n'ont plus de voix ;
 Le soir est près de l'aurore ;
 L'astre à peine vient d'éclorre ,
 Qu'il va terminer son tour ;
 Il jette par intervalle
 Une lueur, clarté pâle
 Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
Sous ses nuages dorés ;
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés ;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif ;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon ;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison ;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours ;
Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année ,
Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents ;

Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille ,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs ,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir !
Quoique jeune sur la terre ,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison ;
Et quand je dis en moi-même :
« Où sont ceux que ton cœur aime ? »
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline ,
Mon pied le sait : la voilà !
Mais leur essence divine ,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?

Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats ;
La voile passe et repasse :
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah ! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis : « N'es-tu pas leur voix ? »

Du moins, si leur voix si pure
Est trop vague pour nos sens,
Leur âme en secret murmure
De plus intimes accents ;
Au fond des cœurs qui sommeillent,
Leurs souvenirs qui s'éveillent

Se pressent de tous côtés ,
Comme d'arides feuillages
Que rapportent les orages
Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés ,
Qui leur tend, de l'autre vie ,
Ces bras qui les ont bercés ;
Des baisers sont sur sa bouche ;
Sur ce sein qui fut leur couche
Son cœur les rappelle à soi ;
Des pleurs voilent son sourire ,
Et son regard semble dire :
« Vous aime-t-on comme moi ? »

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau ,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau :
Triste, hélas ! dans le ciel même ,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas ,
Et lui dit : « Ma tombe est verte !

Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! »

C'est un ami de l'enfance ,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur.
Il n'est plus , notre âme est veuve ;
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié :
« Ami , si ton âme est pleine ,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié ? »

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant ;
C'est une sœur , c'est un frère ,
Qui nous devance un moment.
Sous notre heureuse demeure ,
Avec celui qui les pleure ,
Hélas ! ils dormaient hier !
Et notre cœur doute encore ,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
« Vous qui voyez la lumière,
De nous vous souvenez-vous ? »

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu de pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés !
Ils ont crié : « Que ta main soit bénie ! »
Dieu, tout espoir, les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?
Nous auraient-ils oubliés sans retour ?
N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour !

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure ;
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme ?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu ! si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire :
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !
Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent ;
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant !
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père, ô Juge suprême,
Ah ! ne les vois pas eux-même,
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière ,
Elle s'enfuit à ta voix ;
Si tu touches la lumière ,
Elle ternira tes doigts ;
Si ton œil divin les sonde ,
Les colonnes de ce monde
Et des cieus chancelleront ;
Si tu dis à l'innocence :
« Monte , et plaide en ma présence ! »
Tes vertus se voileront.

Mais toi , Seigneur , tu possèdes
Ta propre immortalité ;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclorre ,
Et le jour ruisselle encore !
Tu dis au temps d'enfanter ,
Et l'éternité docile ,
Jetant les siècles par mille ,
Les répand sans les compter !

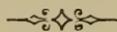
Les mondes que tu ré pares
Devant toi vont rajeunir ,

Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir.
Tu vis ! et tu vis ! les âges ,
Inégaux pour tes ouvrages ,
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme ,
Hélas ! ces trois mots de l'homme :
Hier, aujourd'hui, demain !

O Père de la nature ,
Source, abîme de tout bien ,
Rien à toi ne se mesure ;
Ah ! ne te mesure à rien !
Mets, ô divine clémence ,
Mets ton poids dans la balance ,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême ,
En te contemplant toi-même !
Triomphe en nous pardonnant !



Extrait des *Harmonies poétiques et religieuses* de A. de Lamartine (Paris, Hachette, 1856, in-12, pages 89-98). Avec l'autorisation de la Société propriétaire et des éditeurs des œuvres de Lamartine.



En préparation

LE R. P. JOUIN

DES FRÈRES PRÊCHEURS

RÉCIT

LETTRES ET DISCOURS

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C^{ie}

5, rue des Grands-Augustins, 5

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06384 116 5

